

Mélina Roberge  
Claudia Berthiaume

# Sans filtre

Ce n'est pas le récit d'un trafic de drogue  
international, c'est mon histoire.

LES EDITIONS  
DU JOURNAL

*À ma mère Chantal et ma tante Isabelle,  
pour leur soutien constant.*

Je veux d'abord remercier ma coauteure Claudia. Merci pour ta patience, ta résilience, ton précieux temps, nos fous rires, la tartinade de tofu, les verres de vin et les maux de tête du dimanche matin. Merci d'avoir traversé tout cela avec moi, je n'aurais pas pu mieux choisir pour écrire mon histoire avec autant d'authenticité.

Ensuite, maman. Tu as été ma lumière, mon guide, mon soutien, mes appels quotidiens, ma raison de continuer. Je t'aime à l'infini.

Merci à mes deux amies en or, Sharel et Kathleen, qui ont été là depuis le premier jour. Chayana, Trishie, Squishy, Papa, Francesca, Bianca, Anthony, Magali, Paco, Sylvain ainsi que mon amoureux Yanick et sa famille, pour votre soutien et votre amour. Vous contribuez chaque jour à mon bonheur.

# Avant-propos

Ce livre est à lire avec une ouverture d'esprit et avec le désir de comprendre l'envers du décor. J'ai pris la décision sincère de vous raconter mon parcours en espérant conscientiser d'autres personnes, jeunes filles et garçons, qui auraient les mêmes intentions que celles que j'avais à 22 ans. Ça pourrait être votre fille, votre frère, votre meilleur ami. Ce livre, je l'ai écrit avec cœur et avec un certain sentiment de libération. Il vient aussi avec une part d'anxiété à l'idée de revenir dans la sphère publique. J'ai purgé ma peine, mais j'avais le sentiment qu'il me restait quelque chose à accomplir. Je crois que mon message peut faire une énorme différence dans la vie de plusieurs, et c'est après mûre réflexion que j'ai pris la décision de partager mon histoire avec vous.

Ce livre n'est pas le récit d'un trafic de drogue international, c'est mon histoire.

Mélina Roberge

# Prologue

*Dimanche 28 août 2016, 7 heures*

J'avais à peine pris trois bouchées de mon muffin anglais. Je lève les yeux et un attroupement inhabituel attire mon attention à l'autre bout du restaurant. Il y a au moins une vingtaine de personnes, toutes vêtues d'un t-shirt marine et de jeans. Que se passe-t-il ?

Un détail trahit leur profession : les insignes autour de leur cou. *Fuck*, des agents de la paix ! Les lettres ABF brodées sur leurs vêtements, qui signifient « *Australian Border Force* », ne laissent aucun doute. On est officiellement dans la merde.

Je dépose mon déjeuner, l'air paniqué, lorsqu'ils commencent à marcher dans notre direction. Isabelle n'a alors aucune idée de la scène qui se déroule dans son dos.

– C'est fini. Isa, on s'en va en prison. *That's it.*

Stupéfaite, elle se retourne dans la direction où mon regard apeuré s'est fixé.

– Dis rien. Tu ne parles pas, m'ordonne-t-elle.

Je suis en état de choc. J'ai peine à réaliser ce qui est en train de se produire. Tout devient flou autour de moi. Je cligne nerveusement des paupières, mais rien ne s'éclaircit. Par chance, je suis assise, sinon je crois que je me serais effondrée. Un agent nous demande de lui remettre les cartes magnétiques donnant accès à notre cabine et sur lesquelles figurent nos noms. Après y avoir jeté un coup d'œil, il fait un signe de tête à ses collègues.

– Oui, ce sont bien celles qu'on cherche, leur lance-t-il en anglais.

Ça y est, on est foutues, c'est certain qu'on ne s'en sortira pas.

Je venais de sombrer dans un cauchemar, qui allait durer cinq ans.

## CHAPITRE 1

# *Good boy, good boy!*

Enfin, l'Australie! Ça fait maintenant 51 jours que je suis à bord du *Sea Princess* et que je partage une petite cabine avec Isabelle.

Durant cette croisière autour du monde, j'ai visité de superbes destinations et pris des clichés incroyables pour alimenter mes réseaux sociaux, mais le pays que j'ai envie de voir par-dessus tout, c'est l'Australie. Ça fait longtemps que je rêve de voir des animaux exotiques comme des kangourous et des koalas.

Bon, j'ai déjà vu des petits kangourous au zoo de Granby, près de chez moi, mais c'est beaucoup plus excitant de les voir dans leur pays d'origine.

C'est certain que mon premier arrêt sera le zoo de Taronga. Des éléphants d'Asie aux tigres de Sumatra, en passant par les fragiles grenouilles corroboree, ce sanctuaire compte plus de 5000 animaux de 350 espèces différentes. Ça promet!

Nous accosterons bientôt au port de Sydney. Je me suis réveillée très tôt ce matin pour aller admirer le lever du soleil

sur le pont supérieur du navire. Je n'aurais pas manqué ça pour tout l'or du monde.

Lorsque je suis montée là-haut, aux environs de 6 heures, j'étais vêtue d'un simple gilet à manches longues en coton ouaté rose pâle et d'un legging noir. J'avais noué mes souliers de sport gris et attrapé mon cellulaire en vitesse pour être certaine d'immortaliser ce moment magique. Et je n'étais pas la seule. D'autres passagers étaient déjà postés près des balustrades en prévision de l'amarrage.

Il faisait plutôt froid à l'extérieur à cette heure si matinale, mais les 8 degrés Celsius ne me dérangent aucunement. La vue était sublime. Le soleil illuminait les vagues de la mer de Tasman jusque dans la baie de Sydney. Une journée magnifique se dessinait à l'horizon. J'ai pris une photo panoramique alors que nous nous dirigeons vers le port. Au loin, je voyais déjà le majestueux opéra de Sydney et le fameux Harbour Bridge, les deux merveilles d'ingénierie emblématiques de la plus grande ville d'Australie.

Aussi idyllique que puisse sembler ce moment, je n'étais pas aussi fébrile que j'aurais dû l'être. Malgré l'excitation d'atteindre enfin la destination finale, un sentiment persistant me hantait. L'inquiétude montait en moi au fur et à mesure que le navire se rapprochait de la côte, où nous avons accosté à 6 h 50. Comme une sorte d'intuition qu'un évènement désagréable allait se produire sous peu.

\* \*

J'ai toujours cru aux signes. Il m'est arrivé plusieurs fois dans ma courte existence d'être confrontée à ce genre d'avertissements inexplicables, comme si un ange gardien veillait sur moi.



À l'adolescence, j'avais eu une prémonition semblable lors d'un voyage en Floride avec ma mère, mon frère et mon beau-père. Nous quittions un centre d'arcade, où nous avions passé une partie de la journée, pour retourner à l'hôtel. C'est comme si une voix me chuchotait de ne pas monter dans la voiture de location. Je n'arrêtais pas de regarder partout autour de moi à l'affût d'un quelconque danger, en vain. J'ai bien dû me résoudre à monter dans l'auto avec ma famille. Puis, sur l'autoroute, le véhicule qui nous précédait a brusquement freiné. Mon beau-père a réussi à éviter la collision et à s'immobiliser juste à temps, mais pas la voiture derrière nous. On s'est donc retrouvés coincés dans un sandwich de ferraille jusqu'à l'arrivée des secours. Je n'étais pas grièvement blessée, mais j'avais un mal de cou assez intense pour qu'on me transporte en ambulance à l'hôpital.

Mon pressentiment s'était avéré juste, mais heureusement, il en avait résulté plus de peur que de mal. De toute façon, je n'aurais rien pu faire pour changer le cours des événements, cette fois-là.

À d'autres occasions, j'ai mal interprété les signes que la vie m'envoyait... ou je les ai tout simplement ignorés. Comme lorsque je me suis fait proposer ce voyage, avec seulement quelques semaines de préavis. Je me suis dit que c'était trop beau pour être vrai, une croisière de deux mois autour du monde, toutes dépenses payées. Je me suis aussi dit que rien n'arrive pour rien dans la vie et qu'il ne fallait pas que je laisse passer cette occasion extraordinaire. Après tout, j'étais chanceuse que ce soit à moi qu'on l'offre plutôt qu'à une autre.

Plusieurs de mes proches ont tenté de me mettre en garde, mais, à l'époque, je voyais la vie avec des lunettes roses, et surtout, je ne posais jamais de questions.

À quelques reprises durant mon périple, j'ai eu des doutes, j'ai même pensé quitter le navire, mais je ne l'ai pas

fait. L'attrait des destinations, toutes plus paradisiaques les unes que les autres, était tellement puissant que j'enfouissais mes craintes au plus profond de mon esprit, comme dans un tiroir verrouillé à clé.

\* \*

Toutes mes appréhensions remontaient maintenant à la surface alors que j'avais les yeux rivés sur la baie de Sydney. « Calme-toi, Mélina, tout va bien se passer », me répétais-je, en redescendant à ma cabine. J'étais loin de me douter que mon existence allait changer à jamais dans la prochaine heure, mais, même si je l'avais su, j'étais condamnée à faire face à mon destin. J'avais déjà le bras coincé dans l'engrenage jusqu'au coude.

J'ai rejoint Isabelle pour aller prendre notre petit-déjeuner avant que nous débarquions pour visiter la ville. Mais rien ne s'est passé comme prévu...

Des agents fédéraux australiens interrompent brusquement notre repas, en nous demandant de les suivre jusqu'à notre cabine, trois étages plus bas. J'attrape mon sac à main et j'obtempère, me contentant de leur demander ce qui se passe. Je n'obtiens pas de réponse, car ils ne sont pas autorisés à nous le dire, apparemment.

Hors de question qu'on prenne discrètement l'ascenseur, non, ils nous font parader dans l'escalier, à la vue de tous, comme des trophées de chasse.

L'un d'entre eux me tient fermement le bras, comme s'il craignait de me voir fuir à la première occasion. Je n'aurais pas pu aller bien loin, je suis tellement déboussolée que j'ai de la difficulté à mettre un pied devant l'autre. Je me sens engourdie et mes jambes sont faibles. On dirait que la Terre a cessé de tourner et ça me donne le vertige. Les autres

passagers ont les yeux rivés sur nous. C'est une véritable descente aux enfers que je vis et ça me semble durer une éternité. Les dernières conversations que j'ai eues avec mes proches repassent en boucle dans ma tête et je n'ai aucune idée du moment où je pourrai leur parler de nouveau.

Nous voici au pont Plaza. Notre cabine, la P312, se trouve au bout d'un long couloir, du côté gauche. Au loin, j'aperçois déjà d'autres agents devant notre porte. Un chien renifleur muni d'un harnais accompagne le groupe. C'est un labrador de couleur beige.

J'ai toujours aimé les animaux, spécialement les chiens, mais cette fois, impossible de me réjouir et de jouer avec la bête. Elle n'est pas là pour m'aider et je ne le sais que trop bien. Pendant deux secondes, je me dis : « J'espère qu'il ne trouvera rien. »

Mais je sais pertinemment que c'est impossible. Le chien a l'odorat 40 fois plus développé que l'humain.

Les agents frontaliers nous demandent s'il s'agit bien de notre cabine, ce à quoi Isabelle et moi acquiesçons. Ils nous expliquent qu'ils vont y effectuer une fouille et que nous devons rester à l'extérieur.

– Avant de débiter, y a-t-il quelque chose dans votre cabine qui ne devrait pas s'y trouver ?

– Non.

On nous ordonne de patienter, dos au mur, notre cabine à notre gauche. De cet angle, impossible de voir ce qui se trame à l'intérieur. J'entends seulement le maître-chien donner des directives à son fidèle compagnon.

– *Search, search, search.*

Le chien renifle si fort que ça bourdonne jusque dans ma tête. Je sais déjà que ça va mal se terminer pour moi, mais j'espère encore naïvement m'en tirer. Viennent ensuite les mots que je redoutais.

– *Good boy, good boy*, lance le maître-chien assez fort pour être certain que nous l'entendons.

Kade, le labrador, a bien travaillé. En moins d'une minute, il a trouvé quelque chose, et ça n'augure rien de bon pour nous.

– Isa, on est vraiment dans la merde.

– Dis rien! me répète-t-elle.

Je sens la panique monter en moi et j'essaie maladroitement de la dissimuler. Mon cœur bat la chamade alors que ma température corporelle augmente en flèche, ça ne va pas du tout. Il est 7h11 et ma vie vient de s'arrêter.

Les agents nous amènent deux chaises pour que nous puissions nous asseoir, le temps que la police arrive. Nous pouvons maintenant jeter un œil dans la cabine. Au sol, une valise noire de taille moyenne est ouverte. À l'intérieur, il y a une seconde valise contenant des dizaines de sacs de plastique remplis de poudre blanche. Les agents ont trouvé le bagage de marque Swiss sous le lit d'Isabelle. Je suis dévastée.

Je n'avais pas envisagé la possibilité de me faire arrêter dans un pays étranger, à l'autre bout du monde de surcroît. Je n'avais vu poindre qu'un seul obstacle à l'horizon: trouver une explication crédible pour les douaniers canadiens à mon retour, après deux mois à profiter d'une croisière que je ne pouvais de toute évidence pas m'offrir.

Environ une heure et demie plus tard, des agents de la police fédérale australienne se présentent à bord. Isabelle et moi sommes désormais en état d'arrestation pour tentative d'importation d'une quantité commerciale de drogue en Australie.

À compter de maintenant, j'ai le droit de garder le silence et tout ce que je dirai pourra être utilisé contre moi devant un tribunal, m'informe-t-on. Je m'effondre à l'instant où le policier commence à me lire mes droits. Je peine à respirer

tellement je pleure. J'ai l'impression d'être happée par un tsunami d'émotions et je suis incapable de garder la tête hors de l'eau. Le pire, c'est que c'est moi qui ai déclenché cette tempête, en acceptant de prendre part à cette croisière. Quel genre de personne suis-je pour avoir accepté de courir un si grand risque sans réfléchir ? Je ne me reconnais plus.

Une policière me demande de la suivre dans une autre cabine à proximité. Elle palpe chaque partie de mon corps pour voir si je ne cache pas quelque chose sur moi. Elle me regarde en balançant sa tête de gauche à droite, en signe de négation.

– Tu es bien trop jeune pour ça. Je ne sais pas ce que tu as fait exactement, mais tu es bien trop jeune pour ce genre de choses, laisse-t-elle tomber en anglais.

Elle me menotte ensuite, les mains dans le dos. Le temps est venu de descendre à terre. En marchant dans le long corridor qui nous mène jusqu'à la réception du *Sea Princess*, j'ai l'impression qu'on m'emmène à l'abattoir.

Je suis aveuglée par mes larmes et ma vision tunnel, incapable de lever mes yeux du sol. Ma tête pèse une tonne.

Au loin, j'entends la foule regroupée près de la sortie, impatiente de pouvoir se rendre sur la terre ferme pour la journée. Plus on se rapproche, plus le bruit s'amenuise, laissant place à un insoutenable silence, entrecoupé de quelques chuchotements.

Tous les passagers que nous avons côtoyés, Isabelle et moi, pendant les deux derniers mois, regardent passer le cortège, stupéfaits.

Je n'ai jamais eu aussi honte de toute ma vie. Je voudrais me faufiler sous le tapis, mais c'est impossible. On me ferait défiler toute nue sur une scène devant 3000 personnes que je ne serais pas aussi gênée.

Nous passons devant tout le monde, mais c'est loin d'être un privilège. On nous escorte jusqu'au poste de douane situé dans le port. Plusieurs autres navires de croisière ont accosté en même temps que le nôtre et l'endroit est bondé. Je marche à travers la foule interloquée, menottée, le visage gonflé par les larmes.

La policière me fait monter dans une Ford Fusion gris foncé, alors qu'Isabelle est déjà dans un autre véhicule. Ce n'était pas une autopatrouille lettrée, mais le mal est déjà fait, impossible de passer inaperçue avec une telle escorte. L'agente s'est assise à l'arrière avec moi, tandis que son collègue s'installe derrière le volant. Au début, elle était gentille et compatissante... trop, en fait. Voyant que je reniflais, elle m'a même mouchée, puisque j'étais incapable de le faire moi-même. Je crois qu'elle essayait de gagner ma confiance.

– Tu vas être correcte, me répète-t-elle.

Pendant le trajet d'une quinzaine de minutes qui nous mène au poste local de la police fédérale australienne, je regarde le paysage. C'est vraiment tout ce que je vais voir de l'Australie ? Je ne réalise pas encore ce qui m'arrive. La voiture banalisée pénètre dans le stationnement souterrain d'un grand immeuble vitré. On m'ouvre la porte pour me conduire vers un ascenseur. À l'étage, tout est gris. Les murs, les bureaux, tout. La personne colorée que je suis d'habitude se fond soudainement bien dans cet environnement si terne.

Je me retrouve finalement dans une petite salle tout aussi monochrome, dans laquelle il y a une table, deux chaises et une caméra. Ça y est, on va m'interroger. Je demande à parler à un avocat. Je ne suis pas surprise de la teneur de la conversation que nous avons, ou de son monologue, devrais-je plutôt dire.

– Ne dis rien, *keep your mouth shut*.

Puis, la policière commence à me poser plein de questions. Est-ce que j'étais au courant de ceci ? Qui a fait ça ? Quel est le rôle de l'autre ? Je ne me souviens même pas de toutes les questions. Je suis sonnée.

– Même si je voulais vous aider, je ne sais rien. Je vais juste suivre les conseils de l'avocat.

– C'est sûr que tu sais quelque chose, rétorque l'agente.

Plus l'interrogatoire progresse, plus la policière s'impatiente. Elle a troqué sa compassion du début pour une rigidité désarmante. Elle finit par quitter la pièce, lasse, me laissant seule. Je m'affaisse alors sur la table, la tête entre mes bras, en larmes.

La policière revient en m'apportant un sandwich au jambon et une barre de chocolat Mars. Deux choses que je ne mange pas, mais elle ne peut pas le savoir. Je finis par me résoudre à avaler le bout de nougat, en me disant que je ne vais pas en revoir un autre de sitôt. En y repensant, je crois que j'ai mangé mes émotions à ce moment-là.

Les fédéraux ont dû me laisser comme ça pendant au moins deux heures. C'était probablement une de leurs tactiques pour que je m'effondre et que j'en vienne à leur parler. Ils peuvent bien prendre tout le temps qu'ils veulent, je n'ai aucune intention de collaborer avec les autorités.

Finalement, les policiers m'amènent dans une cellule au sous-sol du bâtiment. Il n'y a qu'un petit banc en métal glacé sur lequel je peux m'asseoir. Je dois leur donner mes bijoux, mon élastique à cheveux, mes lacets de souliers. Ils referment la porte vitrée et je reste là, congelée sur place, seule.

Moi qui croyais ne plus avoir de larmes à pleurer, je m'étais royalement trompée. Un flot continu roule sur mes joues. Je pense à ma mère, à ce que je vais lui dire pour lui

annoncer la nouvelle. À mes sœurs aussi, qui m'ont toujours vue comme un modèle. Elles vont avoir le cœur brisé.

À un moment, un policier vient s'appuyer dans le cadre de la porte. Fin quarantaine, je dirais, une bague à l'annulaire gauche. Probablement un père de famille. Probablement aussi une autre tactique pour m'amadouer.

– Je ne sais pas quels choix tu as l'intention de faire, mais tu devrais faire les bons. Tu n'as vraiment pas l'air de quelqu'un qui a fait de la prison ou qui a commis un crime. Ça me fait de la peine de te voir ici, j'ai des enfants. Fais les bons choix pour toi, ne pense à personne d'autre.

Je sais pertinemment que «le bon choix», pour lui, ça signifie tout raconter à la police. Mais je sais aussi que c'est loin d'être le bon choix pour moi, et pour ma famille. J'ai pris un risque en montant à bord du *Sea Princess*, et je n'ai pas évalué les conséquences que ça pourrait avoir. Les répercussions d'une collaboration avec les autorités, elles, je les vois très clairement. Et elles signifient un danger réel pour ma sécurité et celle de mes proches. Hors de question, je ne suis pas une *snitch*. Je ne dis rien, et le policier repart bredouille.

Je n'ai pas de montre ni d'horloge à ma disposition, mais j'estime avoir poireauté au moins cinq heures dans ce petit igloo. C'est interminable. Puis, quelqu'un est venu me chercher pour prendre mes empreintes digitales. On ne trempe plus les doigts dans l'encre comme dans les films. Un à un, je dois poser mes doigts sur un écran et le policier appuie fermement sur ceux-ci pour que la machine lise bien toutes les crêtes.

Ensuite, il me pointe un X rouge au sol, sur lequel je dois me tenir. Là, ça me rentre dedans, comme une tonne de briques. On va prendre la photo de mon dossier de police. Et, comme vous vous en doutez, je ne peux pas choisir mon



profil le plus avantageux comme j'ai l'habitude de le faire pour chacun de mes *selfies*. Des photos de moi, on en prend de tous les angles, de tous mes tatouages aussi. On me traite comme une criminelle.

De retour dans ma cellule, je patiente. Je ne peux rien faire d'autre de toute façon. On m'apporte une taie d'oreiller de couleur vert jade et un mince drap. C'est tout. Rien pour me réchauffer entre ces quatre murs.

Par la suite, une policière vient me chercher pour m'amener dans une grande pièce bétonnée. L'air est glacial, comme si on avait oublié d'allumer le thermostat. Je frissonne de froid, mais aussi de peur et de fatigue. J'ai tellement pleuré que mon visage est aussi bouffi que celui du bonhomme Michelin. Puis, je réalise pourquoi je suis là. C'est l'heure de la fouille à nu.

La policière me demande d'enlever mon chandail, mon legging, mes bas. Après avoir retiré chaque morceau, je dois le secouer devant elle. Interminable suspense. Mon soutien-gorge et ma petite culotte suivent. Je me retrouve complètement nue, congelée, pendant que la policière vérifie toutes les coutures en quête d'une cachette secrète. Mais ce n'est pas tout.

– Baisse-toi en position de squat et reste comme ça pendant cinq secondes.

Il n'y a pas de doute, ça, c'est vraiment comme dans les films, en mille fois plus humiliant. La policière scrute chaque centimètre de mon corps à la recherche de je-ne-sais-trop-quoi. Elle fait tout ça en vain, me dis-je. Je ne m'attendais pas à me retrouver ici aujourd'hui. Je devrais être au zoo en ce moment.

Une fois rhabillée, on m'escorte à la station de police de Surry Hills, quelques coins de rue plus loin. Je marche dans un corridor sans fenêtre, éclairé par de vieilles ampoules

jaunâtres. Les portes sont en métal, mais je sais qu'il y a d'autres détenus dans les cellules, car je les entends crier. On m'a assigné une cellule où je devrai passer la nuit avec Isabelle, que je retrouve. Horrible, c'est le premier mot qui me vient à l'esprit. Il y a une odeur infecte d'urine, des excréments sur les murs, une dalle de béton en guise de lit. Une toilette et un évier en métal, avec un bouton sur le mur pour avoir de l'eau. Il y a deux matelas minces au sol, sur lesquels Isabelle et moi nous sommes assises face à face, les jambes croisées. Nous nous serrons dans les bras l'une de l'autre, en tentant de nous réconforter mutuellement. Nous avons pleuré jusqu'à l'épuisement.

Je suis complètement vannée, quand un policier vient nous dire que nous avons droit à un appel de 10 minutes. Isabelle passe la première. Ensuite, je donne le numéro de cellulaire de ma mère à la dame des services sociaux, qui se charge de le composer pour moi. Comment vais-je annoncer à ma mère que je suis en prison en Australie ? J'ai encore de la difficulté à le croire moi-même.

La dame effectue un appel à frais virés au Canada et demande à la personne qui décroche si elle est bien Chantal Duguay. Recevant une réponse positive, elle me tend le téléphone. Je tremble, je pleure, je ne sais pas quoi dire.

– Allo..

Dès qu'elle entend le son de ma voix, ma mère se met à hurler de détresse, comme si on lui arrachait le cœur. Elle pleure, je ne comprends pas ce qui se passe.

– Est-ce que ça va, ma Méli ? Tu es correcte ?

– Tu le sais ? répondis-je, estomaquée.

– C'est partout, Méli. À la télé, sur internet, dans les journaux. Je me suis réveillée ce matin et ton visage était partout. Es-tu bien traitée ? Je vais faire tout mon possible

pour t'aider, je vais te trouver une avocate. Ne dis rien à personne.

— Je t'aime, maman, je t'aime et je suis désolée, tellement désolée, dis-je en boucle.

\*\*

Ma mère savait que j'étais partie faire une croisière de deux mois autour du monde. Je le lui avais dit et on s'était même parlé par l'application FaceTime pendant le voyage. Mais je ne lui avais pas dit toute la vérité. Ma mère savait pertinemment que je n'avais pas les moyens de m'offrir ce genre de vacances. Alors, je lui avais mentionné que quelqu'un me les avait offertes, sans lui dire qui.

Je pensais m'en tirer en lui donnant si peu de détails, mais on ne trompe jamais l'instinct maternel. « Une croisière comme ça, il faut que tu fasses quelque chose en retour pour que quelqu'un dépense autant d'argent pour toi. Je ne sais pas ce que c'est, et tu ne me le diras probablement pas, mais c'est louche », m'avait-elle sermonnée.

Ce soir-là, quelques jours avant mon départ, on s'était chicanées. J'étais fébrile, j'avais hâte de partir et je n'avais pas envie de me faire faire la morale. De toute façon, rien de ce qu'elle aurait pu dire ne m'aurait fait changer d'avis. J'ai la tête plus dure qu'une roche, et elle le sait très bien. J'aurais peut-être dû prendre plus de temps pour réfléchir... maintenant, je m'en rends compte.

\*\*

Les 10 minutes allouées à mon appel m'ont paru beaucoup trop courtes. Je dis au revoir à ma mère, sans savoir quand je vais pouvoir entendre sa voix de nouveau.

Je crois que j'ai passé deux nuits au poste de police. Difficile à dire, car je n'avais aucune notion du temps. Il n'y avait pas de fenêtre dans la cellule que je partageais avec Isabelle. Le matin, les lumières s'allumaient ; le soir, elles s'éteignaient. Je dormais sur l'un des deux matelas au sol, ma tête reposant sur mes souliers. C'est ce que j'avais trouvé de mieux comme oreiller.

Pour le déjeuner, on nous apportait un petit paquet scellé comprenant des céréales, de la confiture et deux sachets de café instantané avec du stévia. Le midi, nous avions droit à un sandwich que nous devions laisser décongeler pendant des heures avant de penser à l'avalier. Bœuf et gelée de menthe ou fromage et chutney de tomate. Je ne sais pas qui a inventé ces recettes, mais je comprends pourquoi elles sont servies à des prisonniers et pas dans de grands restaurants. C'est immangeable. Pour le souper, nous avons reçu une lasagne qui ressemblait à une soupe tellement elle était liquide. Les ustensiles en plastique ne nous étaient pas d'une grande utilité.

Le deuxième jour, j'ai eu le droit de prendre une douche. Enfin, Seigneur ! On m'a remis un carré de savon, semblable à ceux qu'on trouve dans les hôtels, et une mince serviette. Dans les douches, il n'y a pas de demi-mur ou de rideau. Au diable l'intimité ! On se croirait dans une chambre de hockey. Pourtant, je pense que ça a été la meilleure douche de ma vie. Je me sentais sale, j'avais l'impression que ma peau grouillait de bactéries. Et que dire de mes cheveux ? On aurait pu y faire cuire des frites tellement ils étaient gras. Je n'avais pas de shampooing, alors j'ai tenté de les laver avec mon petit bout de savon. Ça n'a pas été une réussite, j'en ai eu la confirmation lorsque j'ai posé la question à Isabelle plus tard dans la journée.

– Est-ce que mes cheveux sont moins pires que tantôt ?

– Ben, il faut que tu les laisses sécher pour que je puisse te le dire.

– Ben, ils sont secs, en fait...

Un fourgon cellulaire vient finalement nous chercher pour nous amener au Centre correctionnel pour femmes de Silverwater. Il s'agit d'une prison à sécurité maximale, qui sert aussi de centre d'accueil pour les détenues de tout l'État de Nouvelle-Galles-du-Sud. Les menottes aux mains, je monte dans le véhicule par les portes arrière et je m'assois dans le compartiment qu'on m'assigne. Pour seule fenêtre, je n'ai qu'un petit rectangle teinté, à travers lequel je vois à peine la route. Le trajet jusqu'à la prison dure une vingtaine de minutes. Le fourgon pénètre dans l'enceinte à travers une porte de garage donnant sur la réception de l'établissement. Lorsque les agents ouvrent les portes du véhicule, j'ai un aperçu de ce à quoi va ressembler ma vie pour la prochaine année et demie. Il y a deux grandes cellules vitrées devant nous. Dans celle de droite, six filles se mettent à taper dans la porte en hurlant dès qu'elles nous voient.

– *Fresh meat!* gueulent-elles.

– Oh, mon Dieu, me dis-je, c'est sûr qu'on va se faire décapiter!

Moi qui voulais aller au zoo, je suis servie. Sauf que je vais être derrière les barreaux avec les autres animaux... Quelle ironie! L'accueil du gardien n'est pas plus chaleureux.

– Ahh, *the Princess cocaine girls!*

*What the fuck?* Tout le monde sait déjà qui nous sommes. J'ai toujours détesté le mot «princesse», mais dans ce contexte, c'est pire que pire. On nous enlève les menottes pour nous placer dans la cellule vitrée de gauche, Isabelle et moi. Encore une fois, même manège qu'au poste de police. Attente, puis fouille à nu. Une officière met tous mes vêtements dans un sac fermé par une

attache autobloquante. Je ne suis pas près de les revoir de sitôt. On me demande quelle taille je porte, et on me donne un gros sac de poubelle noir rempli de vêtements *small*. Chandails et pantalons de coton ouaté bien trop amples, t-shirts, souliers avec velcro : tout est vert forêt. *Green is the new black* en Australie, semble-t-il. Au moins, ça va bien avec mes yeux...

On m'amène au comptoir d'accueil, où une autre officière me bombarde de questions. Je parle un peu anglais, je me débrouille, mais l'accent australien, c'est un autre monde. Elle aurait pu parler mandarin, ça aurait été la même chose. Je ne comprends rien de ce qu'elle dit.

– Ne fais pas comme si tu ne comprenais pas !

– Je ne fais pas exprès, c'est ton accent !

Elle me remet ma carte de prisonnière, que je dois porter en tout temps à partir de maintenant. Melina Roberce. Bon, ils ont fait une erreur.

– Mon nom de famille est mal écrit, madame.

– Tout le monde s'en fout de qui tu es ici.

Ça a le mérite d'être clair. Ensuite, on m'amène voir l'infirmière de l'établissement, question que je reçoive les médicaments dont j'aurais besoin, le cas échéant. Je ne reste pas longtemps dans son bureau, car je n'en prends aucun. J'ai compris en sortant que c'était anormal. En fait, la plupart des filles qui entrent en prison tentent d'étirer cette visite en s'inventant des maladies, question d'avoir des pilules à gober ou à revendre. La charmante officière m'attend à ma sortie.

– Tu as déjà fini ?

– Oui, je suis en santé.

– Tu n'es pas en santé, tu es juste idiot.

\* \*